

Prélude 5

Albert Nguyên

L'en-soi de la croyance et ses enjeux

La série des préludes à ces journées « Psychanalyse et religion » fait se poser la question des effets de l'analyse sur la religion, religion privée du névrosé épinglée par Freud en son temps comme illusion ¹ mais aussi bien religion comme lien communautaire. Religion, foi, croyance, supposition, autant de termes qui ne se recouvrent pas mais se recourent dans un même champ.

L'analyse présente cet avantage de proposer « une traversée de la croyance » : si elle s'institue comme expérience à partir d'une croyance, d'une confiance faite à l'analyste comme sujet supposé savoir, c'est exactement à partir de cette supposition que l'expérience de démontage des illusions, des croyances du sujet viendra se conclure par la chute dudit sujet supposé savoir et par la passe. Le sujet en est-il pour autant quitte de la croyance, définitivement débarrassé du fait de croire ?

La croyance et la mort

Dans son séminaire *R.S.I.* ², Lacan apporte des réponses ou tout au moins des éléments de réponse à la question. Le symptôme s'y trouve convoqué, mais pas seulement puisque Lacan s'interroge aussi sur la nomination, l'identification et les rapports du trou et de l'existence.

Mais en faisant retour sur la « Proposition de 1967 ³ », on peut s'apercevoir que le destin de la croyance n'est pas sans rapport avec

1. S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1971.

2. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçons du 21 janvier 1975, 11 mars 1975, 18 mars 1975.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 256-258.

le destin, mieux vaudrait-il dire les fins de l'analyse. S'y lit l'accent mis dans les deux versions de la « Proposition » sur le camp de concentration, aux côtés des sociétés de psychanalyse et de l'Œdipe, pas sans rapport avec la croyance.

Au-delà des phénomènes de ségrégation et de notre « avenir de marchés communs », il faut conjoindre à l'évocation des camps le problème de la mort, sur lequel il reviendra de nombreuses fois, et notamment dans la conférence de Louvain en 1972 où il conjoint de façon explicite la croyance et la mort : « La mort !!... Si vous n'y croyiez pas comment pourriez vous supporter la vie ? », s'y écrie-t-il.

Or, à la lecture d'écrits témoignant de l'expérience des camps, qu'il s'agisse de Jorge Semprun ⁴, d'Imre Kertész ⁵ ou de Jean Améry ⁶, qu'est-ce qui émerge de textes aussi différents ? Un point commun que la même judicieuse expression retrouvée dans deux des textes indique : « traversée de la mort ». Voilà ce qui est en question lorsque le sujet est confronté à l'extrême expérience qui convoque :

- la perte définitive de la confiance (dans l'Autre, dans le monde) ;
- la chute des croyances (religieuses, idéologiques) ;
- la perte de la condition d'humain (la torture) ;
- la mise hors jeu de Dieu (quand bien même les exactions sont commises en son nom) ;
- la mise en question, le martyr faudrait-il dire de la langue et de ce qui touche à la *lalangue*.

Il peut en être rapproché l'*Hilflosigkeit* du séminaire *L'Éthique*, le sans recours absolu auquel l'analyse peut conduire un sujet, l'idée de Lacan que dans une analyse le risque absolu doit être pris dans l'interrogation sur l'être qu'elle concerne (*R.S.I.*), le sans valeur de l'objet *a*, cette « pure abstraction » (*Le Transfert*).

Un point se dégage : la confiance dans l'Autre peut chuter, mais pour autant il semble qu'on puisse dire que l'analyse, d'inclure la mort et par là réglant son sort à l'Éternel, à Dieu le Père, comme

4. J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994.

5. I. Kertész, *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998.

6. J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement : essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 1995.

Michel Bousseyroux l'a écrit dans le deuxième prélude, ne nous rend pas quittes de sa jouissance, mais fait place à la vie, certes écornée mais à la vie tout de même : donc vivre la vie (quand bien même nous ne savons pas ce qu'est la vie).

Qu'est-ce qui tempère la croyance ?

D'abord l'acte, d'introduire la dimension de la certitude, qui contredit la croyance. L'acte est l'ennemi de la croyance, de toucher au réel, de toucher à ce qui *ek-siste*. L'envers de la croyance, ce qui en définitive la met à mal porte un nom : l'*ek-sistence*, et cette ek-sistence n'a rien d'un divin projet, elle fait seulement demeure à ce qui est hors : l'inconscient. Alors, on peut toujours dire que Dieu, le Père, sont inconscients, il incombe à l'analyse de le mettre au jour, ils ne sont pas pour autant l'inconscient. L'inconscient, à en « croire » Lacan, est réel et de ce fait existe : là c'est non pas croyance mais certitude, et sans l'acte analytique pas moyen d'y accéder, et pas moyen de corréler le désir à ce qui le cause, non pas A mais a.

Puis la singularité : l'expérience analytique met au jour les conditions de détermination du sujet et avec ce sujet la singularité. À côté de la certitude subjective et de l'acte, l'analyse – et en cela elle s'oppose à la religion – promeut la singularité (la logique d'Aristote échoue sur ce point). Ce que Lacan a pu en dire au cours d'une intervention dans un congrès de l'EFPP est éloquent : « Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme. La psychanalyse est la recherche de cette bonne chance. [...] C'est quelque chose qui consiste à l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui, comme singulier ⁷. »

Au fond, on pourrait dire :

- qu'il n'y a pas de religion universelle ;
- mais que le particulier du sujet lui fait choisir, *via* la croyance en l'Autre, une religion ;
- que le singulier signe la possibilité pour le sujet de ne plus recourir à la religion.

7. J. Lacan, *Lettres de l'École*, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 24, p. 24.

Un athée viable

Ce que l'analyse apporte dans ses résultats, il faudrait dire dans ses fins, c'est la question de la production d'un athée viable.

Il faut interroger ce « viable » que Lacan accole à l'athée. En effet, si Améry et bien d'autres rescapés des camps ont ultérieurement choisi de mettre un terme à leur vie, force est de penser qu'ils ne pouvaient plus vivre dans les suites de cette expérience limite. Athées, ils l'étaient devenus, ils l'avaient éprouvé dans leur chair, mais « athées non viables » pourrait-on dire. Plus d'« assentiment au monde » dirait Leiris, plus de « confiance dans le monde », écrit Améry.

Un athée viable est un athée qui peut vivre, qui veut vivre dans cette condition.

Que Lacan ait pu proposer cet athée viable comme modalité de fin d'analyse signifie à mon sens que, si l'analyse fait servir dans l'expérience la *dit-mension* de la mort, c'est bien pour que le sujet à terme puisse s'en passer pour supporter la vie, et sans doute pour conduire d'autres qui le demandent vers ce que François Cheng a admirablement dit : « un cheminement vers la vie ouverte ⁸ ». Il me semble qu'en effet on peut attendre d'une analyse qu'elle fasse passer de la non-vie – l'heure de la croyance – que la névrose réalise à un ouvert-à-la-vie et ses heurs, bon ou mauvais.

Il ne s'agit pas de croire à l'inconscient pour se recruter, mais il s'agit de pousser l'expérience au point où de cet inconscient le réel puisse saillir. Cela suppose que l'expérience ait permis au sujet de ne plus confondre manque, vide, néant, zéro, rien, inexistence, existence et trou, soit de ne pas se contredire à tout bout de champ ⁹. Comme Lacan l'enseigne dans ...*Ou pire* ¹⁰ : « L'inexistence n'est pas ce qu'on pourrait croire : le néant. Car qu'en pourrait-il sortir, hors la croyance, *la croyance en soi* ¹¹ ? Il n'y en a pas trente-six, de croyances ! Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme : c'est la croyance en elle-même. »

8. M. Bertaud, *François Cheng, Un cheminement vers la vie ouverte*, Paris, Hermann, 2009.

9. Cf. l'hypothèse de Michel Bousseyroux dans le prélude n° 2, *Mensuel*, n° 45, octobre 2009.

10. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 12 janvier 1972.

11. L'italique est de mon fait.

mensuel 46

À passer par l'acte qui contredit la croyance, le sujet pourra ne pas se contredire à tout bout de champ, soit savoir s'il veut ce qu'il désire. Passer par l'acte pour se passer de croire l'Autre, quelle qu'en soit la figure : chance est alors donnée d'y croire, à l'Autre en tant que toujours Autre (~~A~~).